

Marseille dans l'Europe en feu

J'ai trop tardé à dire le bien que je pense du dernier roman de Boris Schreiber¹. Il est appelé à intéresser de nombreux lecteurs marseillais, puisqu'une bonne moitié de cet énorme livre a pour cadre notre ville avant, pendant et après la Deuxième Guerre mondiale. Superbe fresque, grand et beau roman autobiographique, jamais fastidieux malgré ses mille pages. Œuvre puissante qui emporte le lecteur et le laisse stupéfait. Tout y est. La drôle de guerre, la débâcle de 1940, la zone « nono » et la vie quotidienne à Marseille entre 1939 et 1944, d'abord les réfugiés, puis la ville occupée, les Allemands tenant le port, la massive présence des ouvriers de l'Organisation Todt, la menace du travail obligatoire et du départ en Allemagne, les pétainistes à foison, oui, je puis en témoigner, c'était bien ça la vie d'alors et tout y est.

Boris Schreiber raconte l'adolescence d'un garçon juif d'origine russo-polonaise, né à Berlin en 1924 [sic] dans une famille aisée. Cette adolescence, on l'a comprise, il l'a vécue, c'est la sienne. L'auteur se raconte, mais de façon surprenante, car au lieu d'utiliser ce « je » qui est de rigueur dans une autobiographie, parlant de lui-même, il dit « Boris et moi », un procédé auquel le lecteur a parfois quelque mal à se faire mais qui, au fil du récit, des péripéties, des épreuves, des reniements – travailler pour les Allemands – et des lâchetés – coucher avec les Allemandes –, se mue en « Boris sans moi » ou même « Boris tout seul » et se révèle étonnamment efficace. Car ce n'est jamais tout à fait l'auteur le traître, c'est l'autre... Toute la dramatisation de ce livre, son charme singulier, ses accents très Mitteleuropa, tiennent aux variations possibles autour de ce « Boris et moi ».

Voici donc un adolescent que la rage d'écrire occupe au plus haut point. Sa mère y est pour quelque chose, qui s'extasie sur les moindres écrits de son petit phénomène. Elle couvre d'éloges son Borinka chéri, son surdoué, et s'étonne à peine lorsque celui-ci, âgé de 15 ans, est reçu par André Gide qui lui dit : « *Vous êtes un enfant prodige* ». Un jugement que « Boris et moi » se répètent sans cesse quand, pour leur malheur, sonne l'heure noire de la France en miettes et de l'Europe éclatée.

Il ne s'agit plus d'écrire, de briller, de jouer au singe savant, de peaufiner ses poèmes, mais bien de lutter et d'être prêt à tout pour rester en vie. Boris, son père et sa mère ne sont plus qu'un trio de déracinés, dont les passeports portent un tampon accusateur faisant d'eux des apatrides oui, trois apatrides pris au piège de l'occupation allemande. Les voilà, allant de refuge en refuge, de ville en ville. Magnifique, le séjour à Vichy et la description impitoyable d'une ville que le malheur national ne semble pas affecter, Vichy en fête, fleurie, joyeuse, ses parcs, ses palaces, les allées et venues de militaires fringants, décrits ainsi : « *Vaincus peut-être, mais qu'importe ? Ils restaient confortables. Inviolables. Car ils étaient bien nés, selon cette formule favorite de maman* ». Et le narrateur d'inventer, de paraphraser le Cantique des cantiques : « *Mieux vaut un vrai Français vaincu qu'un vrai Pollack juif et vainqueur.* »

Enfin, après diverses haltes, c'est l'arrivée à la gare Saint-Charles. Voici « *Marseille du haut de l'escalier monumental de la gare, ses rumeurs d'obscurités, de grouillements, de lumières. Encore une étape, encore l'inconnu.* »

J'ai pris un immense plaisir à suivre le narrateur dans sa difficile exploration d'une ville « *pullulante d'accents divers, de visages inquiets, de familles qui attendaient, s'interpellaient souvent en yiddish.* »

On ne résume pas 600 pages de la vie marseillaise. Il faut les lire. Elles sont à l'image de la ville en ces temps-là, avec son héroïsme et sa bassesse, ses collaborateurs et ses résistants, avec ses peurs viscérales et la joie du ciel bleu, du soleil, de la mer, avec les rigueurs de l'occupation et les exubérances de la libération, avec ses événements historiques, la prise de la préfecture et un certain Defferre bien présent, avec le revirement de Boris qui, sous les ordres de Remacle, fait ses débuts à *Rouge Midi*, tout cela est raconté la gorge serrée, car il y avait grande pitié à être apatride dans la France des années 40.

¹ *Un silence d'environ une demi-heure*, Boris Schreiber. Le Cherche-Midi. Pages : 1028. Prix : 179 F.

Un beau livre. Depuis *Transit*, d'Anna Seghers, depuis ce chef-d'œuvre, je n'avais rien lu d'aussi prenant.

Edmonde CHARLES-ROUX
de L'académie Goncourt